

L'AVENIR

Paraît tous les SAMEDIS dans l'après-midi.

ABONNEMENT.

Pour six mois, 5s.
 Pour un an, 10s.

L'abonnement est invariablement payable d'avance.

L'Avenir,

ANNONCES.

On reçoit les ANNONCES tous les jours de 8h. à 6h. p.m. Les prix des annonces, quoique les colonnes du journal soient plus larges que celles des autres journaux, sont les mêmes, et l'on fait des remises considérables sur celles publiées à long terme.

JOURNAL PUBLIÉ DANS LES INTÉRÊTS DE LA JEUNESSE.

PUBLIÉ PAR UNE SOCIÉTÉ
 EN COMMANDITE DE JEUNES GENS.

" LE TRAVAIL TRIOMPHE DE TOUT. "

RÉDIGÉ PAR UN
 COMITÉ DE COLLABORATEURS.

ENCOURAGEMENTS DE LA JEUNESSE.

LA PROMENADE

DE

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Il faut, pour étudier la nature, parcourir les différentes régions du globe, examiner et comparer les innombrables productions qui le couvrent, observer les mœurs, les usages des peuples qui l'habitent; et, pour ainsi dire, former dans sa pensée un abrégé de l'univers. C'est ce que fit pendant longtemps Bernardin de Saint-Pierre. Doué d'une âme ardente, habile observateur et véritable philanthrope, il traversa les mers, séjourna parmi les hordes sauvages, parcourut les îles, les montagnes, les déserts de l'Afrique, et, après avoir recueilli tout ce qu'on peut trouver dans ces climats de curieux et d'intéressant, il revint en France mettre en ordre son travail, et publia les *Etudes de la nature*, qui l'ont classé parmi les écrivains les plus distingués du dix-huitième siècle.

Qui de nous a pu lire sans une émotion vive et profonde, et ne relit souvent encore avec un nouvel intérêt la vie et les malheurs de *Paul et Virginie*? Quel tableau délicieux de l'amitié, qui égale tous les rangs et rapproche toutes les distances! Quelles ravissantes descriptions de l'amour le plus tendre senti dès le berceau, troublé par le désir, épuré par la décence et conservé jusqu'à la mort! Quelle effrayante et salutaire peinture de l'ambition, qui l'emporte sur la tendresse maternelle, et détruit à la fois deux familles que le sort avait réunies pour s'entraider et se chérir! Oh! comment se défend de blâmer Mme de La Tour, des'intéresser à Paul et de pleurer Virginie!

Cette ingénieuse et touchante production fit époque dans la république des lettres. Elle satisfait à la fois le poète et le naturaliste, effraya les parents ambitieux, resserra les liens sacrés de l'enfance et vengea cette portion de l'humanité qui, par sa couleur, fit trop souvent douter des sentiments dont elle est susceptible. Il ne fut aucun noir qui ne voulût imiter Domingue; il ne fut aucun blanc qui ne désirât un serviteur aussi fidèle.

Paul et Virginie intéressèrent tous les rangs, tous les sexes, tous les âges; les arts s'en emparèrent et les reproduisirent dans leurs scènes les plus intéressantes. Les chefs de famille s'empresèrent de donner à leurs enfants ces noms qui leur offraient de si doux souvenirs; en un mot, ce roman fut traduit dans toutes les langues vivantes, et son auteur eut la jouissance de le voir transporté jusqu'aux rives lointaines où il en avait jeté les premiers fondements.

Un succès conduit naturellement au désir d'en obtenir un autre; l'amour des lettres est insatiable. Bernardin de Saint-Pierre, après avoir dépeint toutes les richesses de la nature, conçut le projet d'y attacher ses lecteurs par le tableau d'une félicité durable, qui s'accroît dans la vie privée et dans l'obscurité; il commença la *Chamrière indienne*. Livré à ce travail, auquel il portait une affection particulière, il sentit bientôt que c'était au milieu des champs qu'il pourrait lui donner cette couleur locale, cette attrayante vérité, qui caractérisaient tout ce que produisait sa plume éloquent et facile. Il quitta donc Paris, et alla s'établir au village d'Etiolle, situé entre la Seine et la forêt de Sénart. Il habita le château dont le propriétaire, opulent et d'un rang élevé, mettait son bonheur à s'entourer de littérateurs distingués et d'artistes célèbres, dont il était à la fois l'admirateur et l'ami. Bernardin de Saint-Pierre était logé dans le même appartement qu'avait autrefois occupé Colardeau dans ce paisible séjour; plusieurs inscriptions de la main de ce poète aimable annonçaient que c'était là qu'il avait commencé son épître d'*Héloïse à Abeilard*. Cet appartement, construit dans une aile du château, s'en trouvait en quelque sorte séparé, et formait une retraite délicieuse: elle dominait d'un côté la ville de Corbeil et ses jolis environs; de l'autre, elle offrait à sa vue une partie de l'immense forêt, dont l'aspect contraste si bien avec la plaine riche et variée où serpente la Seine, qui court offrir à la capitale les tributs des provinces les plus fertiles de la France.

Tantôt Bernardin de Saint-Pierre allait s'asseoir sur les bords du fleuve, et se laissait entraîner au charme secret d'une méditation profonde et d'une douce mélancolie; tantôt il portait ses pas vers la forêt de Sénart, et s'abandonnait à tout l'élan de son imagination brillante, en parcourant les ravins et les sites sauvages qui s'offraient à ses regards. Cette promenade avait pour lui

beaucoup plus d'attraits que toutes les autres. Il croyait y retrouver ces mornes escarpés, ces déserts silencieux de l'Afrique où tant de fois il avait médité sur les secrets de la nature, et donné l'essor à ses goûts solitaires. Se promenant-il dans un riant vallon, traversé par un ruisseau limpide, il se retrouvait à l'île-de-France près de la rivière des latanies; gravissait-il une colline couverte de vieux arbres, à travers lesquels il apercevait la pointe d'un clocher de village, il s'imaginait parcourir les mornes du Port-Louis, et découvrir l'église des Pamplemousses: rencontrait-il enfin deux cabanes de pâtres, à peu de distance l'une de l'autre, il s'arrêtait, ému d'attendrissement, croyait revoir les cases de Marguerite, de Mme de la Tour; et les échos, frappés soudain par les cris des bûcherons ou des pasteurs, semblaient lui répéter les noms chéris de Paul et Virginie.

Un jour d'automne, où le lever du soleil annonçait un ciel serein et la plus belle matinée, Bernardin de Saint-Pierre, attiré par le spectacle ravissant qu'il s'occupait à décrire, sort du village d'Etiolle, et pénètre dans la forêt de Sénart, sans remarquer les différents sentiers qu'il prenait au hasard. Après avoir marché pendant quelques heures, il voulut revenir au château, pour se trouver au déjeuner, qui réunissait ordinairement toutes les personnes qui l'habitaient; mais égaré dans sa route, par la rêverie où il était plongé, il suivit plusieurs détours qui le conduisirent insensiblement dans une espèce de labyrinthe dont il ne put trouver l'issue. Il s'aperçoit alors, aux rayons du soleil qui dardent plus obliquement sur sa tête, que la matinée s'avance: il fait de nouveaux efforts, et parvient enfin à gagner une allée, ou plutôt une grande route, dont la longue perspective lui annonce qu'il avait à cheminer bien longtemps avant d'arriver à la lisière de la forêt. La fatigue et la faim ralentirent en ce moment sa marche incertaine, et le forcèrent à s'asseoir sous un chêne remarquable par sa grosseur, et qu'entourait un banc de gazon.

Après s'être reposé quelque temps, il résolut de se confier au hasard et de suivre le grand chemin, qui lui semblait traverser en entier la forêt, quand tout à coup il entend résonner au loin le bruit du cor et les cris nombreux d'une meute qui paraît se diriger de son côté. Il attend donc qu'il passe près de lui quelque chasseur qui puisse lui indiquer le chemin qu'il doit prendre, et peut-être apaiser le besoin qu'il éprouve de prendre quelque nourriture. Il ne fut point trompé dans son attente: plusieurs piqueurs et gardes-chasses qui faisaient une battue, arrivèrent au grand sentier où il se reposait: il les aborde et leur demande quelle est la route qui conduit au village d'Etiolle. "Vous en êtes bien loin, répond l'un d'eux: vous touchez presque à la grande route de Melun; il y a deux lieues, au moins, d'ici à votre destination. — Deux lieues! reprend celui-ci; ah! je ne pourrais jamais les parcourir, si vous ne daigniez réparer un peu mes forces épuisées par la fatigue et surtout par une soif dévorante." A peine a-t-il prononcé ces mots, que tous les veneurs, parmi lesquels se trouvent plusieurs nègres, qu'il remarque avec intérêt, s'empresèrent de lui offrir ce qui peut le ranimer. Aucun d'eux ne connaît cet étranger; mais ses traits vénérables, ses longs cheveux blancs flottant sur ses épaules, et ce son de voix si pénétrant, qui semble commander même en suppliant, tout leur impose et les intéresse. Ils l'instruisent que les principaux propriétaires des environs se sont réunis dans une grande chasse, pour délivrer le pays d'animaux sauvages qui le dévastent: et que la halte, selon l'usage, ne tardera pas d'avoir lieu sous le grand chêne où il se trouve assis.

Pendant cet entretien arrivent en effet tous les chasseurs et leur suite, qui, satisfaits de leurs exploits, se disposent à les bien célébrer dans un repas champêtre, dont la gaité doit, s'il se peut, exciter encore l'appétit des heureux convives. Les uns saluent le vénérable étranger, et se demandent vainement quel est cet inconnu; les autres, sur le récit des piqueurs, l'abordent, le font asseoir parmi eux, et ne songent qu'à rendre à la vieillesse les hommages qui lui sont dus, lorsqu'un nouveau chasseur, riche banquier de Paris, accourant à toute bride pour participer aux plaisirs de la halte, s'arrête tout à coup, et s'écrie en se découvrant: "Que vois-je? M. Bernardin de Saint-Pierre!..." A ce nom, tous les compagnons de ce dernier entourent le célèbre solitaire, et se félicitent d'une aussi agréable rencontre; mais, de tous les assistants, aucun n'éprouve une surprise plus forte, une émotion plus vive, que les nègres qui font partie de l'équipage de chasse, et qui, depuis longtemps établis en France, avaient lu tant de fois *Paul et Virginie*. Ils contemplant d'abord, avec un saisissement respectueux, ce Bernardin de Saint-Pierre, l'ami des noirs, leur éloquent défenseur, puis tout à coup ils s'élancent vers lui, l'environnent, le pressent dans leurs bras.

Ni le respect qu'il inspire, ni l'épuisement de ses forces ne peuvent les arrêter: ils baissent ses vêtements, ses longs cheveux; et le philanthrope égaré, qui, peu d'instants auparavant, se croyait seul et sans secours, est tout à coup entouré de nombreux amis, qui le comblent d'hommages, et semble un souverain qui d'un seul regard fixe les destinées d'un peuple heureux qu'enivre sa présence.

Jamais halte ne fut plus délicieuse. La gaité, la préquante saillie s'unissent au sentiment. Bernardin de Saint-Pierre, entraîné lui-même par le charme d'une si joyeuse réunion, s'abandonne à l'enjouement le plus aimable. Comme tout ce qu'il dit est brillant, expressif comme on le recueille, comme on le répète avec empressement! les nègres placés derrière lui se disputent l'honneur de le servir. "M'appartenir, dit l'un d'eux; moi l'ainé d'tous z'aut' et m' nommer Domingue. — Non, là c'est nom d'honneur, ajoute un autre nègre: n'accordez droit d' porter li, qu'à bon noir, qui servir maître tant comme serviteur fidèle. — C'est à caus' ça, reprend Domingue, femme à moi s'appeler Marie, chien à moi s' nommer Fidèle..." A ces mots, il désigne un des plus beaux limiers de la meute, et lui faisant signe d'approcher, il lui dit: "Toi vite caresser bon vieillard-là, lécher mains à li; si ben vengé pauvres noirs cont' méchants qui v'lé crâser nous." Aussitôt le chien si bien nommé s'avance avec crainte, et se couche aux pieds de l'auteur de *Paul et Virginie*, qui ne peut résister à son émotion, et témoigne toute sa surprise. "Il est bien juste, s'écrie un des plus aimables convives, que Bernardin de Saint-Pierre, égaré dans les bois, reçoive les caresses de Fidèle."

"Jamais, s'écrie à son tour l'heureux vieillard, en rendant au limier les caresses qu'il lui prodigue, jamais je n'éprouvai une ivresse aussi pure, aussi profondément sentie... Mais tous ces hommages si touchants, ce bonheur inexprimable dont je suis entouré ne peuvent me faire oublier que je me trouve à deux lieues d'Etiolle, et que l'on y doit être, par mon absence, dans la plus grande inquiétude. Souffrez donc, mes bons amis, que je m'arrache d'auprès de vous, afin d'aller rassurer par ma présence les habitants du château, que j'ai quittés ce matin. Cette halte, dont je me souviendrai longtemps, m'a rendu toutes mes forces, et je puis me remettre en route. Tout ce que je vous demande, c'est de me faire accompagner par quelqu'un qui connaisse assez bien la forêt, pour m'empêcher de m'égarer encore. — Je vous offre mon cheval, répond un des chasseurs, et me charge de vous escorter moi-même. — Non, non, ajoute un autre, ma calèche est sur la grande route de Melun; je vais la faire avancer, et vous accompagnerai jusqu'au château d'Etiolle. — Pas b'soin d'ehival, de calèche, s'écrie un des nègres: bras à nous bons pour porter digne ami: nous v'lé prouver à li dans z'aut' noirs être tout plein Domingues..."

Au même instant ils abattent plusieurs branches d'arbre dont ils forment à la hâte un brancard qu'ils couvrent de mousse, et qu'ils orient de feuillages. Ils y placent Bernardin de Saint-Pierre, chargent sur leurs épaules ce précieux fardeau, l'emportent en faisant retentir la forêt de leurs chants d'allégresse, et aux applaudissements réitérés de tous les assistants, qui retrouvent dans ce délicieux tableau celui qu'avait décrit avec tant de charme l'auteur de *Paul et Virginie*.

Cependant, ainsi que l'avait prévu ce dernier, on était au château d'Etiolle dans une inquiétude qui allait jusqu'à la consternation. Non seulement ce vieillard célèbre, si cher à tous ceux qui le connaissent, n'avait point paru au déjeuner, où jamais il ne manquait de se trouver; mais l'heure du dîner approchait, et l'on ne savait pas encore ce qu'il était devenu. Vainement les maîtres du château et toutes les personnes qui les entouraient firent-ils des recherches dans les environs; tout ce qu'ils purent découvrir, c'est qu'on avait vu M. Bernardin de Saint-Pierre, au lever de l'aurore, traverser le village et gagner la forêt. "Sans doute, disait l'un, il s'y sera égaré: les rentiers y sont tellement multipliés, si difficiles à reconnaître! — Peut-être, ajoutait un autre, est-il en ce moment exténué de fatigue et de besoin? — Pourvu, dit un troisième, qu'il n'ait pas rencontré quelque bête féroce, quelque sanglier blessé. — Vous me faites frémir, répond la dame du château: allons tous à sa rencontre, et promettons-nous de ne revenir ici qu'après avoir trouvé notre cher fugitif."

Aussitôt hommes, femmes et enfants, maîtres et valets vont à la découverte, se distribuant à chacun un canton de la forêt, et se proposant d'y faire une recherche générale; mais à peine ont-ils parcouru quelques sentiers, qu'ils aperçoivent de loin, dans la grande allée qui aboutit au village d'Etiolle, la marche triomphale qui s'approchait. Elle cause au premier aspect une vive in-

quiétude: chacun, en voyant Bernardin de Saint-Pierre porté sur un brancard, le croit blessé, mourant, peut-être déjà privé de la vie; on n'avance qu'en tremblant, on craint de faire la moindre question: mais bientôt les cris de joie des nègres, et l'ivresse empreinte sur la figure de leur vénérable ami, font passer dans l'âme de tous ceux qui marchent à sa rencontre un ravissement qu'il serait difficile d'exprimer. Lui-même, trop ému en ce moment pour proférer une parole, s'empresse de les rassurer du geste de la main, leur désignant ces bons noirs couverts de sueur, qui n'avaient voulu céder à personne le bonheur de le porter ainsi pendant deux lieues entières, et qui vinrent enfin le déposer au château d'Étiolle, où se réunirent tous les habitants du village, qu'avait attirés ce délicieux spectacle.

Bernardin de Saint-Pierre, trouvant alors la force de s'exprimer, raconta ce qui lui était arrivé, dans sa promenade, et obtint sans peine le pardon de l'inquiétude qu'il avait causée à ses amis. Après avoir fait reposer les nègres, qu'aurait humiliés l'offre d'une récompense, il leur avoua que de toutes les jouissances qu'il devait à *Paul et Virginie*, il n'en était point de comparable à celle qu'ils venaient de lui faire éprouver. Il les pria de lui laisser le brancard comme le plus cher monument de sa gloire; et souvent le désignant aux jeunes littérateurs qui recherchaient sa présence, il leur disait: "Comment s'effrayer des épines qui se trouvent à l'entrée du Paradis; comment craindre la longueur et la fatigue de la route, quand on a l'espoir de se reposer un jour sous un pareil feuillage?"

EDUCATION.

LES CONNAISSANCES LES PLUS UTILES SONT CELLES DONT ON A LE PLUS BESOIN.

M. le Rédacteur.

Pour que la société retire de l'éducation tous les avantages qu'elle peut lui offrir, il faut que cette éducation soit proportionnée à l'usage que doit en faire chacun de ses membres. Les sciences sont un vaste dépôt où il y a des marchandises pour tous les besoins, des consolations pour toutes les douleurs, des fleurs pour tous les goûts. Mais si l'on donne un habit à celui qui a faim, si on donne du pain à celui qui a froid, si l'on donne un pavot à celui qui veut une rose; ni le froid ni la faim ne seront apaisés, ni l'amour pour la rose ne sera satisfaite. De même, si celui qui doit consacrer sa vie à cultiver les champs ne puise dans les sciences que l'art de parler et d'écrire correctement et avec élégance, ou de dire avec précision les bornes d'un pays, la place d'une ville, la quantité d'or qu'on a tiré d'une mine; je suis loin de croire que ces connaissances, toutes précieuses qu'elles sont, soient celles qui doivent procurer à sa vie la plus grande somme d'avantages que les sciences peuvent lui offrir. Si le marchand et le mécanicien n'ont étudié que la versification ou les langues latine et grecque, je ne sais si la versification rendra le dernier plus habile dans son art; ou si les mots grecs ou latins apprendront au premier à mieux calculer ses profits et ses pertes? Mais si le mécanicien a étudié les principes de la mécanique; le marchand, les connaissances utiles au commerce; le cultivateur, la partie de la chimie qui a rapport à la composition et décomposition des êtres organiques, base et analyse de l'agriculture, s'il connaît les expériences fructueuses que la science a fait faire dans ce bel art, tous trois auront pris dans les sciences la part qui leur convient, celle qui doit les conduire à la prospérité. De même, si le magistrat ne voulait étudier que l'agriculture, le prêtre, la mécanique, l'un et l'autre seraient peu propres à remplir les devoirs de leur état. Ainsi donc est-il vrai que les connaissances les plus utiles sont celles dont ils ont le plus besoin et que c'est un contresens et une absurdité de vouloir donner à toutes les classes de la société une instruction basée sur les mêmes connaissances. Il est également contre l'intérêt de la société et des individus d'occuper le temps court et précieux de la jeunesse à étudier des sciences qui n'ont que peu de rapport avec l'autre partie de son existence, en négligeant celles dont elle devrait faire plus tard un usage journalier et pratique. C'est pourtant là une de ces funestes inconséquences admises dans la plupart de nos écoles, mais que la raison doit démontrer et combattre.

Dans plusieurs pays, mais particulièrement en Canada, lorsqu'il s'agit de l'éducation du peuple, on se contente d'une éducation générale et indéfinie, en négligeant cette instruction spéciale et pratique adaptée à ses besoins; et voilà pourquoi les sciences pénètrent si difficilement dans les classes laborieuses. C'est un mal qu'on ne guérira jamais si on n'en remonte pas à la cause, ou si on s'obstine à la voir où elle n'est point.

A part la religion, on a semblé croire que la lecture, l'écriture, des notions de grammaire, de calcul, de géographie ou d'histoire, étaient tout ce que les sciences pouvaient offrir de plus précieux et de plus utile à la masse du peuple ou à tous ces jeunes gens qui ne peuvent recevoir leur éducation dans les grandes institutions collégiales ou académiques. Mais où sont ceux qui ont jamais cherché sérieusement quelle était la valeur des fruits que la masse du peuple pouvait retirer de ces connaissances? qui ont suivi pas à pas les jeunes gens depuis le

premier jour de leur étude jusque dans le cours de leur vie? A peine le jeune homme et la jeune fille ont-ils laissé le seuil de l'école et repris le cours des travaux, que toutes ces connaissances, dont à peine font-ils usage de temps à autre dans la vie, s'oublient et s'effacent. Ainsi les sacrifices des parents, le temps de la jeunesse, ce printemps de la vie, dont les heures sont si précieuses et si pleines d'espérance, ont été sacrifiées pour ne confier que des semences que vont emporter les eaux ou qui ne produiront des fruits qu'à de rares intervalles; que des connaissances qui n'ont que peu de rapport avec la vie de ceux qui les reçoivent, qui ne leur aideront nullement dans leurs travaux, et par conséquent dont ils ne sentiront pas l'utilité et qui ne leur feront pas apprécier les bienfaits de l'éducation. Pourquoi les hommes d'état, les hommes de professions estiment-ils tant l'éducation? parce que ses connaissances leur sont d'un usage journalier; parce qu'ils ne peuvent faire un pas sans en avoir besoin, parce qu'à chaque instant ils les mettent en pratique; parce que leur fortune en dépend; parce qu'enfin ces connaissances sont celles dont ils ont besoin, sont celles dont ils se servent. Eh bien, en donnant l'éducation aux cultivateurs et aux hommes de métier, donnons-leur une éducation proportionnée à leurs besoins, une éducation dont ils puissent faire usage, une éducation qui les guide et les éclaire dans les travaux de leur vie, et non une éducation qui leur est inutile. Jamais le peuple n'estimera les sciences que lorsqu'elles seront pratiques pour lui, qu'il en sentira l'utilité, qu'il en recueillera visiblement les fruits; et en cela est-il si déraisonnable? La masse du peuple de nos campagnes est cultivateur. Eh bien, que la plus grande partie de l'instruction ait rapport à la culture, à l'économie domestique, aux arts et métiers, comme la somme de l'éducation des légistes a rapport au droit; des commerçants, au commerce.

Si en sortant de l'école le jeune cultivateur pouvait montrer à son père à analyser les différentes espèces de terre que contient son champ et lui en faire connaître les propriétés; s'il pouvait lui expliquer les diverses substances dont se composent ses herbes, ses grains et ses légumes et leur rapport avec l'engrais de ses bestiaux; s'il pouvait lui dire ce qui manque à son champ pour produire tels fruits ou tels grains ou ce qu'il faudrait y ajouter; lui faire sentir la perte qu'il souffre par le mauvais emploi de ses engrais; lui faire connaître les mélanges des diverses espèces de terrains qui rendent le sol si fertile; ainsi que les expériences heureuses qui ont été faites dans tous les pays; si le jeune homme lui-même, au lieu de ne voir dans la terre que du sable ou de l'argile, y apercevant cet immense réservoir où circule en tous sens des sucs qu'il peut détourner à son profit, qu'il peut augmenter à son gré, qu'il peut, pour ainsi dire, mesurer, peser et transformer ensuite en blés ou en légumes, en arbres ou en végétaux; si dans les arbres de son jardin ou de son verger, au lieu de n'y voir que du bois et des feuilles ou des substances aussi brutes que la pierre, il y apercevait cette admirable circulation de la sève, cette puissance, cette activité, cet accord de tous les agents de la nature, cette intelligence et cette soumission aux lois générales de la création, cette nutrition et digestion des plantes plus parfaites que celles des hommes et des animaux. En un mot, si dans toute la nature, au lieu de ne voir qu'une succession de mouvements qu'il ne comprend pas et qu'il ne cherche pas à comprendre, il y apercevait la présence, la sagesse et la bonté du créateur de toutes choses qui se révèle aussi bien dans le grain de blé et le parfum de la rose, que dans le mouvement des corps célestes, dans la lumière du soleil ou l'activité de l'âme humaine; combien ces connaissances seraient précieuses pour le père et l'enfant! comme ils aimeraient à les consulter à chaque instant, à les faire présider à chacune de leurs actions; oh! comme le peuple de nos campagnes estimerait l'éducation, s'il pouvait en faire un semblable usage!...

Jusqu'au siècle dernier, l'agriculture n'a été, pour ainsi dire, qu'un métier avec l'habitude pour guide; maintenant c'est une science qui a pour règles les lois de la nature; et c'est la science que doit étudier le sept huitième du genre humain. Notre système d'éducation ressent trop celui du moyen âge, où l'instruction était proportionnée aux besoins de ceux que le rang ou la fortune appelait aux professions, au gouvernement ou à l'oisiveté. Mais aujourd'hui que les sciences viennent aider la cause du peuple en travaillant à adoucir son art; aujourd'hui qu'elles marchent d'un pas rapide à l'utilité universelle, il faut que l'enseignement se conforme à leur progrès.—

Echo de la Presse.

L'AVENIR.

Laissons là ceux qui croient que le monde va crouler, parceque tout se remue et s'agit autour d'eux.

MONTRÉAL, SAMEDI 27 NOVEMBRE, 1847.

M. Alexandre Vattemare.

Nous avons le plaisir d'apprendre par la lettre que l'on trouvera plus bas que cet ami généreux et dévoué des sciences et de l'éducation des peuples va de nouveau vi-

siter le Canada. M. Vattemare a écrit cette lettre à M. Huston, ci-devant bibliothécaire de l'Institut Canadien, en réponse à une lettre que ce monsieur lui avait adressée pour lui proposer de faire des échanges avec l'Institut, si les livres qu'il a pour le Canada n'étaient pas destinés à quelques institutions particulières. Comme on le verra par la lettre de M. Vattemare, ce monsieur croyait, lorsqu'il est parti de France, que l'Institut, projeté par feu Lord Sydenham, avait été établi. Mais malheureusement cette institution, pour l'érection de laquelle le conseil de ville de Montréal avait été autorisé à emprunter £50,000, est restée à l'état de projet. Par suite de l'apathie de ses citoyens pour cette grande œuvre nationale, la ville de Montréal risque de perdre tous les avantages qu'elle retirerait du système d'échange de M. Vattemare. Cependant nous espérons que l'Institut Canadien fera tous ses efforts pour remplacer autant que possible le grand Institut que M. Vattemare voulait fonder à Montréal en 1841. Cette jeune société, qui a tant fait en si peu de temps, peut rendre un grand service au pays, et à la jeunesse surtout dont elle est l'œuvre et l'organe, en réunissant des livres et des objets de l'histoire naturelle du pays pour les offrir à M. Vattemare en échange des livres qu'il apporte pour le Canada, et en se mettant en communication avec quelque société de Paris pour continuer à faire annuellement des échanges de livres, de cartes géographiques, de gravures, etc.

Nous espérons que la jeunesse canadienne de Montréal fera, à M. Vattemare, une réception digne d'elle et du philanthrope qui lui ouvrira une nouvelle ère, si elle veut profiter de ses conseils et mettre son système en pratique. Nous le répétons, l'Institut Canadien, l'organe de la jeunesse Franco-Canadienne, doit s'emparer du plan de M. Vattemare et le mettre à exécution; parcequ'en dehors de cette société il n'y a pour l'avancement de la littérature dans le pays, ni travail, ni énergie, ni persévérance. L'Institut Canadien doit le faire, dans son propre intérêt, dans celui du pays et pour l'honneur de la nationalité qui paraît lui être si cher.

Nous publierons dans notre prochain numéro une lettre de M. Vattemare adressée, en 1846, à M. le comte de Salvandy, ministre de l'instruction publique en France. Dans cette lettre, M. Vattemare trace l'histoire de son système, de ses travaux et de leurs résultats. Nos lecteurs seront alors plus en état de juger du système de M. Vattemare et des avantages que le pays pourrait en retirer si on l'adoptait immédiatement.

Ci-suit la lettre de M. Vattemare adressée à M. Huston. Nous devons dire qu'elle a été écrite à la hâte et qu'elle n'était pas destinée à la publication. Mais comme elle est d'un grand intérêt public, le monsieur qui l'a reçue nous a permis de la publier.

Burlington, le 15 novembre 1847.

Mon cher monsieur,

Depuis la réception de votre lettre du 30 septembre, j'ai été tellement occupé, tellement accablé de travaux qu'il m'a été de toute impossibilité d'y répondre aussitôt que je l'aurais désiré.

Permettez-moi avant tout, de vous exprimer ma vive reconnaissance pour tout ce que votre lettre contient de bienveillant pour moi et d'intérêt pour la cause au succès de laquelle j'ai voué mon existence, et veuillez être bien convaincu que c'est du fond de mon cœur que je partage pour le Canada tous les sentiments d'attachement et de tendresse fraternelle que ma visite en 1841 y a fait naître, et croyez que je regarderai comme un des beaux jours de ma vie celui où j'aurai le bonheur de me trouver au milieu de vous, car je considère le Canada comme une seconde patrie et les canadiens des deux origines comme des frères et des amis.

Oh! oui, mon cher monsieur, j'ai foi dans l'ardeur et le patriotisme de la jeunesse canadienne; l'enthousiasme avec lequel elle répondit à mon premier appel, pour jeter les bases de l'établissement scientifique et littéraire que je lui proposais d'élever à Montréal, m'est un sûr garant de ce qu'elle fera pour achever l'œuvre commencé sous de si heureux auspices.

Elle peut compter sur les engagements pris alors par tout ce que le Canada possédait de plus illustre et de plus distingué; tous voudront lui donner l'exemple de la fidélité avec laquelle on doit remplir un engagement aussi solennellement pris, tous voudront coopérer avec elle à l'édification de ce temple de paix et d'union dans lequel viendront s'éteindre toutes ces vieilles rancunes de race et de parti, hors de date aujourd'hui, et dans lequel les canadiens ne forment tous qu'une seule et même famille, travaillant ensemble, à la culture des sciences et des arts, au bonheur et à la gloire de leur commune patrie.

Telle est, mon cher monsieur, l'espérance qui soutient mon courage, et qui me fera faire tous les sacrifices, même celui de mon bonheur domestique, le plus grand de tous, si mes faibles efforts peuvent contribuer à l'accomplissement d'un si grand bienfait pour notre chère patrie.

Je ferai mon possible pour être à Montréal vers le mois de mars, époque à laquelle l'on m'a assuré que je trouverais le parlement assemblé et probablement disposé à accueillir avec bienveillance l'exposé de mon système que je prendrai la liberté de soumettre à l'attention et au patriotisme de ses membres.

Veuillez, monsieur, être l'interprète des sentiments d'estime et d'admiration dont je suis pénétré pour les jeunes gens, membres de l'Institut Canadien, et pour les généreux efforts qu'ils font pour la propagation des sciences et des arts, dites-leur qu'ils possèdent toutes mes

sympathies, et que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour donner des preuves de tout ce que je ressens pour eux.

Malheureusement, tout ce qui m'a été remis en France pour le Canada est destiné au parlement et à l'Institut que l'on croit exister à Montréal, conformément à la loi passée en 1841, et qui se trouve consignée dans le recueil de lois et ordonnances, publiés en 1845, et qui m'a mis à même d'obtenir un grand nombre de bons et beaux ouvrages offerts à cet Institut en marque des sympathies que sa création avait fait naître en France pour le Canada : maintenant, pour changer cette direction, je ne puis le faire qu'en le demandant, et pour cela je serais forcé d'avouer que l'établissement n'existe pas et je craindrais qu'un tel aveu ne diminuât, aux yeux de la France, l'estime et l'admiration qu'avait excitée pour le Canada l'érection d'un si glorieux édifice ; ainsi je préfère attendre que je sois sur les lieux, et là nous aviserez : mais mon dernier mot est que l'Institut projeté en 1841 doit exister.

Tel est le vœu le plus utile que puisse former pour le Canada celui qui ne craint pas de se souscrire son ami le plus humble et le plus dévoué.

ALEXANDRE VATTÉMARE.

Chronique.

L'on m'invite à chroniquer ; bons amis, je ne saurais m'y refuser, au moins pour aujourd'hui—Allons, j'entre dans une nouvelle carrière pour en sortir bientôt, c'est assez probable.—Toujours est-il que me voici dans un pays inconnu, et si je n'ai fait une découverte, je ne m'en trouve pas moins dans le pays étrange, singulier, bizarre et souvent burlesque du journaliste ; mais ce qui plus est, me voilà avec un titre, et, s'il n'est vain, il n'en est pas moins le titre de..... chroniqueur.—D'où me vient cet honneur ? j'en suis encore à chercher.

Vraiment, il est des choses surprenantes en ce monde ; des choses mirobolantes, incompréhensibles, merveilleuses, admirables, terribles, épouvantables. Que d'événements dont la nature étonne, surprend, mystifie ! Que de faits inattendus et de genre nouveau ! Que de choses singulières dans cette pauvre vie !—S'imaginer que de rien on puisse faire quelque chose ; certes, certes, c'est drôlatique ; penser que dans un instant tout puisse se changer, se bouleverser ; que ce qui est ne sera plus, et que ce qui n'est pas puisse être ; voilà qui doit étonner et faire réfléchir ! Dire que tel être qui n'est rien peut tout à coup se voir honoré d'une certaine importance, ceci surprend ; pour notre part nous n'y comprenons rien. Et qui pourrait comprendre ce qui se passe dans notre sphère ? Ah ! oui, pour cela, oui, les destinées de ce monde sont incompréhensibles et souvent trop drôles ! Tiens, mon beau, voilà un globe roulant sans cesse ; sur un de ses côtés sont tracées les phases de ta vie ; dire que ces phases indiquent une destinée de bonheur ou de malheur, voilà qui est sérieux, et certes il n'est pas toujours bien de vouloir les contempler ; ce sont des indices plus souvent mauvais que bons. Qu'est-ce donc que la destinée ? Nous répondrons avec toute notre philosophie que ce n'est rien moins que le sceptre d'un maître absolu à qui tout le monde doit le plus grand respect. On sait trop que la volonté de ce maître, c'est le fait qu'à son gré tout peut changer ; que ce qui est blanc maintenant sera rouge dans un instant, et que ce qui est beau sera bientôt laid. Avec ce maître, on passe bientôt du sanctuaire de la paix sur les champs de bataille, et de citoyen paisible on devient chef d'un parti agitateur dont on défend les droits, le mérite et la force. Sur son ordre, on quittera les haillons pour revêtir l'habit à l'épaulette et aux galons d'or, et de charbonnier on deviendra général. Celui-ci abandonnera la charrue pour gouverner son pays ; celui-là quittera la férule pour le sceptre glorieux, et le maître d'école deviendra roi, etc.

Voilà la destinée, c'est la roue qui met en mouvement les idées qui nous font agir ; et c'est à coup sûr la roue du progrès par excellence, celle-là, la vapeur ne la passera jamais.

Voilà, voilà ; que l'on se tourne maintenant ! Réflexions faites, nous croyons ne devoir plus nous étonner de notre nouvelle situation. Mais le mal, c'est que chroniquer ne nous va guères ! Que faire ? Il est si peu de choses dont on peut s'accommoder en ce monde ! Tous les titres sont vains, les hommes encore plus ; et puis, la vie n'est qu'un songe ; Mallebranche et plusieurs autres philosophes l'ont reconnu. Rien ne peut, rien ne saurait satisfaire ; rien, absolument qu'une chose..... le bonheur. Nous ne sommes pas difficile ; seulement si l'on pouvait le trouver partout ! Quelques-uns disent qu'il se trouve nulle part ; pas plus sur eau que sur terre, pas plus dans les bois que dans les airs. On ne sait encore si c'est quelque chose qui vole, nage ou court. D'autres plus savants disent qu'il existe, mais bien haut, si haut qu'il est invisible : allez donc le chercher au ciel ! Oh ! restons-en où nous sommes, il est inutile de former un vain espoir ; soyons plus philosophes ; s'il faut mourir mourons ; si l'on doit vivre vivons ; voilà, soyons toujours contents de notre sort, si l'on ne peut faire autrement, bien entendu ; c'est de la philosophie, ça, hein !

Cependant si l'on voulait réfléchir et considérer un peu ce qui se passe autour de nous, on pourrait bien reconnaître qu'en effet le défaut de tous, c'est de n'être jamais content. Horace avait raison de dire :

Mécontent de son sort, de désirs tourmenté,

Chacun maudit la place où le sort l'a jeté,

Que n'étais-je marchand ! dit un vieux militaire,

Qui va d'un pied boiteux regagner sa chaumière.
Qu'un guerrier est heureux ! s'écrie avec douleur
Le marchand menacé par Neptune en fureur,
Il se bat, on le tue, il expire avec gloire ;
On le manque, il triomphe et chante sa victoire !
Le juge, qu'un client éveille au point du jour,
Soupire après la paix d'un champêtre séjour ;
Le fermier, qu'un procès arrache à son asile,
Croit que tous les heureux demeurent à la ville.
Que sais-je et qui pourrait nombrer ces mécontents ?
Scéva, le grand parleur, y perdrait tout son tems.

Ne devons-nous pas rire de ces gens qui se croient toujours poursuivis par le malheur ! Quelle idée bizarre ! On dirait, à les voir, qu'ils croient trouver un bonheur parfait. Il est des tracasseries pour tout le monde, chacun en a et doit en avoir sa bonne part, nous comme les autres, c'est malheureusement trop certain. — Le seul remède à tout cela, c'est de bien savoir prendre les choses : c'est la grande science. — Mais, mais, que faisons-nous ! nous voilà bientôt moraliste. Le plus drôle, c'est que la leçon était d'abord pour nous ; il ne faudra qu'en bien profiter. — Mais, cessons la morale pour parler nouvelles.

Que dire, que raconter pour faire plaisir ? des riens, c'est trop ancien, trop rebattu ; du nouveau ! Pourrait-il en exister ; certes oui, nous ne saurions nous plaindre du manque de nouvelles de faits intéressants ; il en est à ne savoir quelles bornes donner à un article. Il serait impossible de vous dire tout ce qu'on nous a narré de joli, tout ce que nous avons vu de beau ; avec pareille source de caractères, d'anecdotes, il y aurait ample sujet à faire l'histoire des fragilités humaines. Il faudrait un autre Aristarque que nous pour vous raconter, vous décrire ces impressions, ces ridicules, ces émotions, ces joies, ces amours, ces plaisirs, ces tendresses, ces affections, ces délices dont la variété embarrasse. Mais essayons de bien recueillir nos souvenirs ; et si nous ne nous trompons, les principaux nous viendront des salons où il y a eu explosion d'enthousiasme à l'aide de la musique et de la danse ; les autres s'éveilleront au bruit causé par la force de la vapeur suscitée à l'inauguration d'un nouveau chemin de fer, ou encore aux cris répétés d'élections, causés par un entrechoquement ministériel dont il doit résulter une dissolution de parlement ; peut-être ensuite en retrouverons-nous d'autres, il en est tant de ces souvenirs qui se perdent. Mais entrons en matière !

Malgré ces tems de nouvelles funestes ; malgré ces sombres nuages que les vents désastreux ont pu faire planer sur notre ville, on trouve encore moyen de chasser la tristesse, en organisant des cercles où les plaisirs sont en grand honneur, la musique en bon train, la gaieté aussi belle, aussi remplie d'enjouement, aussi bruyante, aussi entraînant que jamais. Musique et danse ont repris leur route accoutumée ayant bon air, bonne mine et se promettant un voyage charmant ; aussi croyons-nous que ces maîtresses de bon ton et de grâces traverseront l'hiver avec tout autant de sûreté et de satisfaction que les années précédentes. Déjà à certaines places on leur a fait un accueil magnifique ; certes, qui oublierait le bal de charité, et surtout et par excellence la grande soirée de la Ste-Catherine !

Nous ne pouvons parler beaucoup de la soirée donnée au profit des orphelins ; mais le moins que nous puissions en dire, c'est qu'elle a été très agréable sinon très amusante. Nous sommes flatté d'avoir pu reconnaître que le zèle des quelques dames qui ont fait tant d'efforts pour lui donner lieu, ait été admirablement couronné. Mais la Ste-Catherine, qu'en dire ? Certes, c'est à n'en pas revenir de la joie, de l'enthousiasme où nous a plongé cette grande, cette admirable, cette magnifique fête.

Vous savez quels plaisirs, quelles jouissances on se forme à l'idée seule qu'on se décide à assister à pareille soirée ; cette fois, réellement, nous croyons que tous s'étaient promis tout particulièrement de s'amuser ; quant à nous, s'il vous plaît, c'était notre bonne intention. A chacun son bon tems, voyez-vous ; et quant il nous vient, on ne saurait mieux faire que d'en bien profiter.

Il faut être cagot pour en agir autrement, à coup sûr. Et puis il y avait là si belle, si agréable, si charmante attraction ! Mais suivez-moi ; entrons à l'hôtel Donegana, vous êtes en toilette ? bien. Par un malheureux hasard, vous n'auriez pas oublié vos gants blancs, non ; alors tout est bien, entrons. A peine êtes-vous entré qu'un domestique se présente, un vrai domestique de nuits, de soirées, un nègre ; vous le suivez jusqu'à ce que, par un très poli *here, sir*, il vous indique la chambre où se déposent pardessus, casquettes, etc. Là vous accommodez votre dignité de quelques coups de brosse, sans vous faire une distraction quelconque de ce que vous venez de voir ; car vous auriez dans le moins à vous rappeler qu'en passant près de la barre vous y avez aperçu quelques bonnes gens qui ne veulent pas admirer Vénus sans avoir rendu hommage à Bacchus. Mais laissez ces souvenirs ; qu'ils ne vous préoccupent pas le moins dans le traversant le long corridor qui conduit à la salle de danse. Donnez votre carte et entrons. Quelle magnifique salle ! Elle est bien décorée, comme ces guirlandes et ces drapeaux sont bien disposés ! Ah les corps de musique sont à cette extrémité ! Et à l'autre, sur cette estrade, ce sont les dames honoraires ! Et que voit-on derrière cette estrade ? C'est une buvette, où, sans doute, les danseurs trouveront café, saint-gris, limonade ; oui, c'est cela. — Nous en étions à continuer nos observations, quand nous nous entendons appeler. Qu'est-ce ? Ici, messieurs, que l'on vous présente aux dames honoraires, s'il vous plaît. Nous nous avançons pour recevoir de ces dames un salut gracieux auquel nous nous efforçons de répondre tout de même ;

libre ensuite de nous promener en attendant la danse.

C'est un peu après neuf heures que le bal s'est ouvert ; à dix heures le gouverneur est arrivé accompagné de Lady Elgin et de sa sœur. Déjà, alors, la gaieté avait pris son essor et rayonnait sur toutes les figures. Un nouveau cotillon venait de se former ; mais il fallut pour un instant le retarder, avertis que nous fûmes par un harmonieux *God save the Queen* qu'une autre figure allait prendre place. On forma donc deux rangs ; et bientôt on vit passer au beau milieu S. E. et lady Elgin et sa sœur accompagnées des dames honoraires. Ces nobles hôtes parurent très bien s'amuser toute la soirée ; on a même eu le plaisir de les voir danser. Certes à l'activité dont S. E. fit preuve en dansant un *reel écossais* on eût dit, à le voir, d'un vrai montagnard se trouvant en pleine Ecosse. Que n'a-t-on proposé un *Highland Fling* ?... Mais il ne fallait pas tout cela pour bien disposer S. E. car c'était là un honneur chez soi, content et satisfait. Elle était aussi l'expression marquée sur sa figure, quand vers une heure il s'est retiré.

Devons-nous parler de l'ensemble de la salle ? Comment vous montrer ce tableau vivant ! Comment vous représenter ces spectacles de cinq à six cents personnes riant, sautant, dansant ! Comment vous peindre ces toilettes élégantes, riches, variées. Vraiment nous faisons mieux d'y renoncer ; ce serait trop entreprendre que d'essayer de redire ce que nous avons éprouvé à la vue de ce spectacle de genre nouveau. Pensez seulement au coup d'œil enchanteur qu'offrirait cette foule joyeuse ; admirez donc un peu ces personnes gentilles, gracieuses et aimables ; mais ne regardez pas ces pieds mignons, cette peau blanche, ce teint admirable, ces yeux noirs ; c'est trop de charmes !

Que dire de la danse ? Jamais la danse n'a été aussi honorée ; chez quelques-uns elle a été poussée à l'exaltation, ça été une vraie frénésie. Tout le monde dansait ; il n'est pas jusqu'à votre serviteur qu'avait osé s'aventurer dans quelques quadrilles ou cotillons. Oh ! c'est pour le coup que c'eût été un vrai étourdissement si soudain l'on eût été pris d'une belle idée espagnole et qu'on en fût venu à user les castagnettes ! Si l'on n'a pas dansé la *Mazurka* ou la *Redowa*, le Bolero ou la célèbre *Cachucha* de Madrid et de Tolède, de Sarra-gosse et de Pampelune, parbleu ! on n'a pas oublié le *quadrille* et le cotillon, la valse et la polka. Nous aimons le *Quadrille* ; car tout en parcourant les figures, on a la satisfaction de pouvoir causer avec notre *partner* ; et pour qui sait en profiter ce n'est pas peu. Le *cotillon*, ce vieil ami des salons, est aussi bien plaisant. Le cotillon stimulé, émoussillé, c'est la gaieté même que cette danse. Que dire de la valse et de la polka ? Peu de chose, car nous ne les connaissons guères. Cependant pour parler en leur faveur il nous faudrait de bien doctes leçons de Cellarius ou de Coulon, de Laborde ou de Coraly. Il en est de ces danses, comme de certaines personnes ; on ne peut se faire à leur caractère.

Nous devrions dire un mot des dames ; et pourtant nous n'osons le faire. Les questions de mérite sont si délicates à traiter. Nous ne saurions cependant oublier de dire que les dames Canadiennes qui ont assisté à cette soirée ont été plus que jamais très aimables, et quelques-unes bien charmantes.

Jamais on n'a eu à Montréal soirée publique plus amusante, plus agréable. Réellement nous devons savoir gré aux jeunes messieurs qui ont entrepris cette noble tâche d'amuser leurs compatriotes. Nous devons les féliciter sur la manière admirable dont tout a été conduit. La table faisait honneur au bon goût de M. Donegana ; les mets étaient des meilleurs, des mieux choisis et des plus succulents. Tout le monde est parti joyeux et le cœur satisfait. Il y en avait là de tous les rangs et de toutes les classes ; tous étaient contents. Certes, Ste-Catherine n'aura pas seulement confondu les philosophes, mais aussi ceux qui ne croyaient pas à la grandeur, au plaisir d'une fête canadienne ; ce n'est qu'à quatre heures du matin que la fête s'est résumée aux cris de vive notre Ste-Catherine.

Nous vous avons beaucoup parlé musique et danse ; maintenant parlons chemins de fer, car aujourd'hui c'est le grand sujet de conversation. On ne peut aller nulle part, sans qu'à nos oreilles on fasse sonner ce mot important, chemin de fer, chemin de fer de Lachine, chemin de fer de Portland, etc., chemin de fer, chemin de fer, toujours chemin de fer. Avez-vous eu la curiosité de vous transporter à l'extrémité sud-ouest de la rue St-Bonaventure, vendredi de la semaine dernière ? Il y avait là une foule immense. Que se passait-il donc d'extraordinaire ? Il ne s'agissait de rien moins que de l'inauguration d'un nouveau chemin de fer d'ici à Lachine. Tous les premiers dignitaires ont bien voulu assister à ce spectacle ; le gouverneur, le brave commandant Gore, les célèbres membres du ministère et bon nombre d'autres ont bien voulu faire l'essai de cette nouvelle voie ouverte au progrès. Le voyage n'a été suivi de rien moins que d'un gala donné à l'hôtel Donegana ; il y a eu, comme de raison, force *toast* et *speech*, et le gouverneur en a donné sa bonne part. Voilà l'élan donné ; voilà un grand pas de fait. Le commerce se ressentira bientôt du bien que peuvent faire ces chemins de fer ; pour notre ville c'est une porte d'ouverte au progrès. Ces grandes entreprises font le bien de tous ; par elles seules l'argent peut circuler facilement. A nous tous, donc, d'encourager ce qui peut faire notre bien. On parle beaucoup d'une dissolution ; nous pourrions presque dire qu'elle est annoncée. C'est donc cela, que ces pauvres ministres se promènent tant ? On les voit partout, on les trouve partout, et toujours ailleurs que là où ils doivent être. S'ils se conten-

taient de ne rien faire ; mais ne s'amusaient-ils pas à jouer des tours, des tours assez sérieux. Et chose effrayante, étrange, incompréhensible ! c'est M. Turcotte qui en est la victime ! On avait assuré à cet illustre éteignoir que samedi dernier sortirait la proclamation de dissolution. Aussi, il ne perd pas un instant ; vite il compose des *speech* qu'il se propose d'aller débiter aux habitans d'Yamaska le dimanche suivant. Que fait-il ? Il se rend à Sorel, attendant avec patience l'heureuse nouvelle ; mais, ô malheur ! on l'a trompé ; point de proclamation ce jour-là ; reste donc encore un voyage à faire. Pourquoi maltraiter ainsi un homme qui se dévoue corps et âme pour rendre service à l'administration ? Pourquoi, ministres ingrats, jouter ainsi le tour à un homme aussi zélé, aussi dévoué, et toujours prêt à sacrifier le peu d'honneur qui lui reste ? Ah ! c'est toujours la même justice dans tous vos actes ! Mais, gare à vous ; car rira bien qui rira le dernier !

LOUIS DE MIRECŒUR.

La huitaine.

— Il s'est passé très peu de chose d'important durant la semaine, si ce n'est les rumeurs d'élections qui se continuent et se propagent par milliers. On parle maintenant de MM. Drummond et Tully comme devant se contester l'élection du comté de Beauharnais. Les autres rumeurs sont à peu près celles que nous avons mentionnées dans notre dernière feuille. On disait que le Major Campbell devait se présenter aux électeurs du comté de Rouville, mais ce monsieur a contredit ce bruit dans une lettre adressée à la *Minerve*.

— C'est avec le plus grand plaisir que nous voyons qu'il y a eu une assemblée monstre hier soir des commis-marchands détailliers de cette ville afin de former une association dans un but de bienfaisance mutuelle. Il y avait à cette assemblée le plus grand nombre de commis qui se soit jamais assemblé en corps à Montréal. Quoique l'assemblée ait été convoquée d'une manière tout à fait anglaise, nous sommes fiers de voir qu'il y avait un grand nombre de commis canadiens, ce qui fait voir qu'ils ne sont pas indifférents sur ce qui peut les intéresser. Les bases de la société ont été adoptées et elle a reçu le nom de *Société Amicale des assistants détailliers*. L'union, l'égalité, l'amitié la plus fraternelle et la plus complète a régné tout le tems. Des discours ont été prononcés en français et en anglais, et le tout s'est passé dans le meilleur ordre possible. Tous les partis, les distinctions d'origines et de races étaient confondus ensemble.

— Les *Mélanges* d'hier soir terminent un article intitulé *L'Avenir du Canada*, comme suit :

« Nous croyons que ceci suffira pour convaincre nos frères de la Louisiane et notre confrère du *Courrier* en particulier que le Canada n'aspire nullement à se faire incorporer à la république voisine ; qu'au contraire il ne demande pas mieux que de demeurer sous la protection du drapeau britannique, surtout lorsqu'il a en vue une union fédérale de toutes les provinces anglaises nord-américaines, qui devra rendre aux Canadiens-Français ce que l'Acte d'Union du Haut et du Bas-Canada leur aurait ravi. »

Nous aimerions bien a savoir où l'éditeur des *Mélanges* a conçu cette belle idée que les canadiens-français gagneraient par une union fédérale des provinces Britanniques Américaines ce qu'ils ont pu perdre par l'union du Haut et du Bas-Canada et qu'ils la désirent. Nous n'avons pas le tems de discuter cette question aujourd'hui, mais nous donnons cet extrait laissant à nos lecteurs de le juger. Nous y reviendrons peut-être.

— La *Gazette du Canada* d'aujourd'hui contient la nomination de L. E. Dubord écrivain, comme agent des biens des Jésuites pour le district des Trois-Rivières. Point de proclamation de dissolution encore.

Mariage.

En cette ville, mercredi 24 du courant, par le Révérend M. Fay, M. Laurent Ovide Dufresne, commis-marchand, a Dlle. Marie Euphrésine Pattenaude, tous deux de cette ville.

LE REPERTOIRE NATIONAL
OU RECUEIL DE
Littérature Canadienne.

On peut s'abonner à cette publication chez MM. Fabre et Cie, à la Chambre de lecture de l'Institut-Canadien, à l'Hôtel du Canada et à l'Hôtel de Québec, ou en s'adressant franc de port à MM. Lovell et Gibson.
Montréal.—20 nov.

Société Mercantile d'Economie.

La prochaine assemblée mensuelle de cette société aura lieu MERCREDI le PREMIER décembre prochain à la chambre-de-nouvelles de l'Institut-Canadien à huit heures P. M.
Il y aura assemblée des directeurs le 10 et le 20 de chaque mois à compter d'aujourd'hui.
A. MOUSSEAU, président.
J. B. E. DORION, secrétaire.
Montréal, 15 nov. 1847.

LE REPERTOIRE NATIONAL,
OU
RECUEIL DE LITTÉRATURE CANADIENNE.

« Les chefs-d'œuvre sont rares et les écrits sans défaut sont encore à naître »
(Le Canadien de 1807.)

Prospectus.

Nous soumettons aujourd'hui, au public Canadien, le projet d'une compilation, qui, suivant l'avis d'un grand nombre d'hommes instruits, devra être très utile aux jeunes gens studieux, aux écrivains du Canada, et très intéressante pour les personnes qui aiment la littérature nationale et qui voudront étudier son enfance, ses progrès et son avenir.

Nous voulons donc réunir dans deux volumes les meilleures productions des littérateurs Canadiens, maintenant éparées dans les nombreux journaux franco-canadiens qui ont été publiés depuis un demi-siècle.

Après avoir fait de longues et soigneuses recherches, et consulté des écrivains distingués, nous sommes convaincus, et nous le disons sans crainte d'être démenti plus tard, que la républication d'un bon choix des meilleurs écrits Canadiens fera certainement honneur au pays et à ses écrivains.

La littérature Canadienne, il est vrai, ne se compose encore, pour ainsi dire, que de simples essais, en vers ou en prose, pour la plupart l'œuvre de jeunes gens dont le goût n'était pas encore bien formé, et que les études et la connaissance du monde n'avaient pas encore mûris. Mais au milieu des défauts de composition, et souvent des incorrections de style, le talent étincelle et brille, comme l'électricité à travers de légers nuages. Grand nombre de ces essais, toutefois sont évidemment l'œuvre d'hommes au goût sévère, aux fortes études, aux vastes connaissances, qui se sont inspirés des beautés du pays, des belles mœurs du peuple, et d'une nationalité naissante et déjà combattue.

A part quelques volumes et quelques pamphlets, tous ces essais se trouvent enfouis dans les énormes volumes des journaux périodiques. Jetés sur des feuilles politiques, comme quelques fleurs dans un gouffré, ils ont disparu pour toujours, si une main amie ne les retire de l'oubli pour les faire revivre sous une forme plus légère, plus gracieuse et plus utile.

Nous pensons qu'outre le mérite de retirer de l'oubli, comme nous venons de le dire, des écrits d'un grand mérite sous le rapport national, le REPERTOIRE aurait aussi l'effet d'engager un bon nombre d'écrivains éminents à reprendre leurs travaux littéraires, et tous les jeunes gens à travailler avec énergie à éclipser leurs devanciers. Car nous le tenons pour certain, ce qui jette le dégoût dans l'âme des écrivains Canadiens, c'est de voir le fruit de leurs études et de leurs travaux passer avec les journaux périodiques dans un oubli éternel. Mais lorsqu'ils auront l'espoir d'être tirés un jour de ce triste oubli et de trouver place dans le REPERTOIRE NATIONAL, qui pourra être continué d'époque en époque par les amis de leur pays, ils travailleront davantage et mieux.

Quand à nous, si par nos recherches nous pouvons ajouter un nouveau fleuron à la couronne nationale, nous serons amplement récompensés de nos veilles et de notre labeur.

NOTRE PLAN.

Le REPERTOIRE NATIONAL formera un recueil des meilleurs écrits publiés en Canada. Le recueil se composera de deux volumes de 384 pages, imprimés sur beau papier et avec de beaux caractères, dont le présent prospectus est un échantillon.

Le recueil sera publié par livraisons. Il en sortira une de 32 pages octavo tous les quinze jours.

Les écrits porteront la date de leur première publication, et seront insérés dans le REPERTOIRE, sans subir aucun changement, afin que le lecteur puisse juger du mérite intrinsèque des auteurs, et comparer les progrès qu'a faits la littérature à différentes époques. Pour bien faire connaître ces différentes époques, il sera nécessaire quelquefois d'insérer des écrits de peu de mérite, mais alors le nombre en sera très restreint. Lorsque les noms des auteurs seront connus ils seront mis en toutes lettres, au bas de leurs productions.

Chaque volume sera accompagné d'une table alphabétique des matières y contenues.

Le prix sera de QUATRE PIASTRES pour l'ouvrage, ou Dix chelins par volume, payables après la publication de la première livraison de chaque volume.

Des listes de souscription seront déposées chez les principaux libraires de Québec et Montréal, et au cabinet de lecture de l'Institut-Canadien.

La publication sera commencée aussitôt que deux cent cinquante souscripteurs auront inscrit leurs noms sur les listes. Et le compilateur s'engage à compléter les deux volumes, une fois qu'il en aura commencé la publication. S'adresser franc de port, au soussigné, chez MM. Lovell et Gibson, Montréal.

J. HUSTON,

Membre de l'Institut-Canadien.

Les journaux qui reproduiront ce Prospectus auront droit à un exemplaire du *Répertoire* .

LE VÉRITABLE

PORTRAIT DE S.S. PIE IX.

PEINT D'APRÈS NATURE, A ROME, EN 1847, ET GRAVÉ SUR GRAND PAPIER DE CHINE.

28 pouces de haut sur 22 de large.

CETTE MAGNIFIQUE GRAVURE, copie fidèle d'un des plus beaux chefs-d'œuvre de l'école Italienne, sera bientôt mise en vente chez les soussignés.

L'intérêt toujours croissant qui entoure aujourd'hui le GRAND APÔTRE DE L'ÉGLISE ET DE LA LIBERTÉ, S. S. PIE IX, ne peut qu'inspirer le plus vif désir de posséder le portrait d'un si illustre pontife.

Les grandes dimensions et le mérite artistique de cette gravure lui mériteront, sans doute, la première place dans les salons de nos concitoyens.

CHAPELEAU ET LAMOTHE,
Rue Notre-Dame, vis-à-vis le Séminaire.

Montréal, 20 novembre 1847.

AVIS.

TOUTES personnes ayant à leur soin ou possession aucun ARGENT, MARCHANDISES, BIENS-MEUBLES ou EFFETS qui auraient ci-devant appartenu à des Emigrés, maintenant MORTS, ou appartenant maintenant à des Emigrés MALADES, sont par les présentes réquises DE LES LIVRER sans délai au soussigné, qui a dûment été autorisé par SON EXCELLENCE LE GOUVERNEUR-GÉNÉRAL EN CONSEIL, en date du 25 Octobre courant, à recevoir ces Argents, Marchandises, Biens Meubles et Effets.

JOS. CARY,
Dép. Inspecteur-Général.

Montréal, 13 Novembre 1847.

Les propriétaires de Journaux dans la province publieront trois fois l'avertissement précédant dans leurs journaux respectifs. Ceux qui publient en langue française le feront en cette langue.

P. GENDRON,
IMPRIMEUR,

No. 24, Rue St-Vincent,—Montreal.

OFFRE ses plus sincères remerciements à ses amis et au public pour l'encouragement qu'il en a reçu, depuis qu'il a ouvert son ATELIER TYPOGRAPHIQUE, et prend la liberté de solliciter de nouveau leur patronage, qu'il s'efforcera de mériter par le soin qu'il apportera à l'exécution des ouvrages qui lui seront confiés.

On exécute à cette adresse, toutes sortes d'impressions telles que :—

- | | |
|-------------------|-------------------------------|
| LIVRES, | PAMPHLETS, |
| CATALOGUES, | BILLETS D'ENTERREMENT, |
| CARTES D'ADRESSE, | CIRCULAIRES, |
| CHÈQUES, | POLICES D'ASSURANCE, |
| TRAITES, | CARTES DE VISITES, |
| CONNAISSEMENTS, | ANNONCES DE DILIGENCES, |
| | PROGRAMMES DE SPECTACLE, ETC. |

Le tout avec goût et célérité.

Tout le matériel de son établissement est NEUF, acheté depuis 5 ou 6 mois seulement.

PRIX TRÈS RÉDUITS.

CONDITIONS DU JOURNAL.

L'*Avenir* paraît tous les samedis dans l'après-midi sous les auspices d'une société en commandite de jeunes gens.

Le prix d'abonnement est de dix chelins par année, payables par semestre d'avance. On ne s'abonne pas pour moins de six mois.

Toute personne fournissant six abonnés, pourra devenir agent et recevra la journal *gratis*.

Le journal est rédigé par un comité de collaborateurs. Les communications etc., doivent être adressées au directeur de la société, affranchies et munies d'une signature responsable.

On recevra les abonnements au bureau du journal, chez M. P. GENDRON, no. 24, rue St. Vincent ; à la chambre-de-nouvelles de l'INSTITUT-CANADIEN, no. 25, rue St. Gabriel ; chez MM. E. R. FABRE, et Cie ; ainsi que chez les agents ci-dessous :

AGENTS DE L'AVENIR.

- | | |
|-----------------------------------|-------------------|
| Québec, | S. DRAPEAU. |
| Trois-Rivières, | P. NOURIE. |
| Champlain, | A. J. MARTINEAU. |
| Berthier, | P. J. GUITTÉ. |
| Ste. Anne de la Pérade, | L. BUREAU. |
| Sorel, | J. B. LAMÈRE. |
| St. Ours, | JOS. GERMAIN. |
| St. Jean Dorchester, | J. MARCHESSEAULT. |
| St. Hyacinthe, | J. C. BACHAND. |

Imprimé pour les propriétaires par P. GENDRON, imprimeur, No. 24, Rue St. Vincent, où l'on pourra laisser tous ordres, annonces, etc.